



III

L'Empoisonnement

PIERRE Labrosse se promenait dans la somptueuse demeure qu'il occupait près de Vincennes et qui pouvait rivaliser avec maints palais princiers.

Depuis leur dernière rencontre dans le parc du Louvre, une certaine gêne, due à deux causes, régnait entre le père et le fils. Chez le fils c'était le regret d'avoir dû contredire son père ; chez celui-ci c'était au contraire le souci, car il prévoyait qu'à l'avenir le fils opposerait sa sincérité à la malice du père et il sentait qu'il était nécessaire de se débarrasser de cette contrainte s'il voulait conserver, en toute quiétude, le pouvoir

qu'il avait su prendre sur le roi à force de ruses et d'intrigues.

Mais lui, qui avait fait réussir tant de projets, parviendrait bien à se défaire de la surveillance de son propre enfant, car ce que tout père aurait salué avec bonheur dans son fils, c'est-à-dire, la sincérité et l'honnêteté, paraissait un grief aux yeux de Labrosse.

Un bruit dans l'escalier lui fit lever la tête ; il reconnut le pas de son fils. Aussi la méchante humeur, qui se lisait sur le visage du ministre, disparut et il chercha à donner à ses traits une expression de douceur.

— Asseyez-vous ici, Charles, dit-il au jeune homme, car j'ai à vous parler.

Quelque chose d'extraordinaire devait être en l'air, car rarement la familiarité entre le père et le fils était allée jusqu'au point qu'ils fussent assis l'un en face de l'autre.

— Mon fils, commença le ministre, il est grandement temps que vous songiez à tracer votre chemin dans la vie. Par mon influence vous avez été reçu en qualité de page à la cour et j'ai tout lieu d'être satisfait de vous. Mais les vues du fils du ministre Pierre Labrosse doivent être plus élevées et,

toujours soucieux de votre avenir, j'ai réussi de nouveau à vous faire faire le premier pas dans la voie qui doit vous procurer honneur et célébrité. Dans quelque temps vous saluerez votre père comme marquis.

— Et que devrai-t-il faire, votre fils, demanda le jeune homme, pour acquérir la grandeur ?

— Vous n'ignorez pas que depuis longtemps j'entretiens des relations avec le comte Velasco, de la cour d'Espagne. Il a de grandes obligations envers moi et il voudrait s'acquitter en vous assurant une position magnifique à la cour d'Espagne. Là vous aurez aussi l'occasion de trouver des relations hors ligne, car le temps approche pour vous où il faudra songer au mariage.

Le jeune homme paraissait tenir fort peu aux honneurs et à la grandeur qu'on faisait miroiter à ses yeux, car il répondit après un instant :

— Pourquoi, mon père, vouloir me séparer, de vous que j'aime et de ma chère mère qui pleurerait certainement sur mon départ. Ne suis-je pas votre fils unique et par conséquent assez riche pour me contenter de ma fortune en France, sans devoir chercher à l'accroître dans un pays étranger ?

— Comme vous êtes encore jeune, dit le ministre, et surtout jeune au point de vue des idées. Là-bas, au-delà des Pyrénées, avec votre titre de marquis, les mains des *grands* d'Espagne se tendront vers vous comme par enchantement, car ils ne pourraient rêver mieux pour leurs filles que le fils de Pierre Labrosse.

— Mon choix est fait, père, répondit le jeune homme. J'aime Blanche, la dame d'honneur de la reine.

Le jeune homme fut très étonné en entendant le bruyant éclat de rire qui accueillit ses paroles. Quoique s'attendant à cette réponse, le ministre voulait cependant cacher sous une feinte raillerie toute l'inquiétude que lui causait l'affection de son fils pour Blanche. Il éleva donc la voix et répondit d'un ton enjoué :

— Je comprends, mon fils. Nous avons tous connu ce premier feu de l'amour. Tout cela passera, quand vous vous serez convaincu que cette jeune fille n'est pas un parti pour vous. Le fils du ministre Labrosse, qui possède une grande fortune acquise par le travail, ne peut faire ce sacrifice pour une intrigante étrangère qui apporterait pour tout avoir un nom obscur !

— Père, dit le jeune homme, je regrette que, pour la première fois qu'il me soit donné de pouvoir causer dans l'intimité avec vous, intimité à laquelle j'aspirais depuis si longtemps, nous traitions un sujet qui pourrait faire naître de l'amertume. Je ne puis cependant vous laisser dire sans protester, que Blanche de Louvain ne possède pas de fortune et qu'elle porte un nom obscur. Parlez, aux nobles de Brabant, de son père, le fameux Godefroid de Louvain, et ils courberont la tête en signe de respect. Quant à vous dire le chiffre de sa fortune, je l'ignore et je ne désire pas le connaître non plus. Elle apporte tout ce que j'ai toujours estimé chez la femme et que j'étais si heureux de rencontrer chez ma mère : l'honnêteté et la sincérité.

— Nous pouvons donc rompre notre entretien, répondit Labrosse avec aigreur. Réfléchissez à la proposition que je viens de vous faire et elle vous sourira. Du reste je ne puis me rétracter puisque j'ai promis votre consentement au comte Velasco.

— Et de quel droit ? demanda le jeune homme qui se sentait blessé. De quel droit, mon père, avez-vous promis une chose que moi seul puisse donner : mon consentement. Oui, mon père, nous

pouvons terminer cet entretien, car il me peinerait de ne pouvoir vous répondre avec tout le respect que j'ai toujours désiré vous témoigner. Il y a cependant une chose que je puis vous assurer : c'est que je n'irai pas en Espagne.

A ces mots Charles Labrosse quitta son père qui était étonné de l'énergie que son fils venait de montrer. Il n'eut cependant pas l'occasion de se livrer longtemps à ses réflexions, car la cloche du jardin ne tarda pas à tinter pour annoncer une nouvelle visite.

Un valet parut pour annoncer Melchior Blanc. C'était une nouvelle ruse de Pierre Labrosse de rendre le chef du guet l'obligé du ministre. Il avait fait notifier à Blanc sa révocation, sachant bien que le soldat s'adresserait à lui pour demander son intervention auprès du roi. Il ne s'était pas trompé. Melchior entra respectueusement et il était si troublé, qu'il oublia que son premier mot devait être un mot d'hommage pour le ministre.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Melchior Blanc ? demanda Labrosse d'un ton bourru.

— Seigneur, s'écria Melchior, je viens implorer votre indulgence. Qu'ai-je donc fait de si grave

pour encourir à tel point le mécontentement de Sa Majesté ?

— Le roi vous aurait pardonné, dit Labrosse, mais Sa Majesté la Reine désirait une punition exemplaire. Comment voulez-vous donc que j'insiste auprès du roi, quand je sais d'avance que la reine s'opposerait à ce que je demande ?

Les yeux de Melchior Blanc se remplirent de larmes et à ce moment le rusé Labrosse atteignait le but qu'il poursuivait : la haine entraînait dans le cœur du soldat, quoique ce fut lui qui défendit la reine contre des accusations honteuses.

Il resta silencieux pendant quelques instants et il était sur le point de demander au ministre l'autorisation de pouvoir se retirer, quand il pensa à sa vieille mère à laquelle son renvoi causerait certainement beaucoup de peine. Et puis, que dirait-on au village où l'on était si fier de voir que Melchior avait réussi à obtenir le grade de sergent au service du roi ?...

— Sa Seigneurie ne peut donc rien faire pour moi ? dit Melchior avec tristesse. Je crois cependant que Sa Seigneurie serait bien à même d'obtenir une peine moins sévère. Punissez-moi, Seigneur, mais ne me renvoyez pas. Vous avez

un fils dont vous êtes fier. Comme votre cœur saignerait si jamais il se présentait déshonoré devant vous !

Veillez considérer, Seigneur, que tout en ayant fortement offensé Sa Majesté la reine, je n'ai pas hésité un instant à défendre son honneur. Seigneur, soyez clément.

Labrosse, assis à la table, avait pris la tête dans les mains et paraissait se donner beaucoup de peine pour prendre une décision. Mais un projet infernal devait avoir germé dans son âme noire, car soudain un sourire se dessina autour de ses lèvres et, relevant la tête, il dit :

— Je veux faire quelque chose pour vous, Melchior Blanc. Franchement dit, j'ai toujours eu confiance en vous et je ferai remarquer au roi qu'il perdrait en vous un bon serviteur. Allez et espérez. Prenez ce sceau qui vous permettra d'entrer au palais et attendez-moi ce soir à huit heures précises, près de la roche, dans le jardin. J'espère que d'ici à ce soir j'aurai trouvé l'occasion de parler au roi ; je vous donnerai alors sa réponse, car il est préférable que vous ne soyez pas vu au palais en plein jour. Donc à ce soir, à huit heures.

Le sergent faillit tomber à genoux en présence

de tant de bonté et ce ne fut qu'après avoir quitté depuis un certain temps la demeure de Labrosse, qu'une particularité de l'entretien, qu'il venait d'avoir avec le ministre, lui vint à la mémoire : à huit heures précises, près de la roche, dans le jardin. Pourquoi cette heure et pourquoi ce lieu ? Mais la joie et l'espoir étaient trop grands chez lui pour qu'il cherchât longtemps à résoudre ce problème et la première chose qu'il fit, ce fut d'entrer à la taverne la plus proche, d'y commander un grand verre de vin et de le vider à la santé de Sa Seigneurie, le ministre Pierre Labrosse.

Ce dernier, après le départ de Melchior Blanc, se trouva en proie à de violentes sensations. Il resta longtemps, fort longtemps à la même place derrière la table et murmurait des paroles de vengeance.

— Comment, dit-il, c'est à la fin de son existence que Labrosse verrait sombrer son autorité ? Non, l'œuvre qu'il m'a coûté tant de peines à ériger, ne peut se perdre ! Arrière, ceux qui me courent dans le chemin ! Arrière, les puissants qui ne peuvent seconder mes projets ! Les humbles doivent m'aider, involontairement, et croire que

c'est moi qui leur rend des services. Ah ! Marie de Brabant, jamais personne n'a blessé si fortement Pierre Labrosse que vous ne l'avez fait, mais aussi personne n'aura mieux senti ma vengeance que vous.

A peine le sablier, monté en argent, qui se trouvait sur la cheminée, indiquait-il la sixième heure du soir, que Labrosse s'habilla, fit seller son cheval et prit la direction de Paris accompagné de Basile, son valet.

Basile connaissait son service. Il savait combien de fois son maître avait déjà daigné lui adresser la parole pendant les innombrables trajets qu'ils avaient faits ensemble pour aller à Paris ou pour en revenir. Aussi Basile ne fut-il pas peu surpris en entendant que Labrosse lui adressait la parole.

— Nous n'avons pas l'habitude de nous rendre encore à la ville à une heure aussi avancée, n'est-ce pas ? dit le ministre, mais Sa Majesté a encore à terminer une affaire urgente. Ordinairement la soirée du jeudi est prise chez le roi par des exercices d'escrime, mais aujourd'hui il y a renoncé expressément.

Basile était de plus en plus étonné de voir

son maître aussi communicatif et il ne savait à quoi attribuer ce phénomène.

La vérité était que Labrosse tenait à ce que le valet retint bien ce jour, car ce détail pourrait servir plus tard ses projets.

Le roi, en effet, attendait Labrosse, mais l'affaire ne paraissait pas être d'une grande importance, car après un quart d'heure le ministre quittait déjà les appartements royaux, parcourut le grand couloir et se rendit à l'autre aile du palais où étaient situés les appartements de la reine.

Il marchait avec prudence sur le parquet de chêne, s'enveloppant d'un large manteau, de peur d'être reconnu. Puis il enfonça le chapeau sur les yeux et s'assura si personne ne se trouvait dans les appartements de la reine qu'il savait être ailleurs avec les enfants.

La table était servie. Ici la place du roi ; là celle de la reine et à côté la vaisselle du petit Louis qui pouvait partager le souper du couple royal ; puis la place de Blanche.

Longeant les murs comme un chat, Labrosse se glissa dans la pièce et s'empara rapidement de la cuillère de la reine et du gobelet du petit Louis. Marchant sur la pointe des pieds il se dirigea ensuite

vers la pièce réservée au médecin du roi, qui y conservait une foule de médicaments et s'y livrait à ses études favorites de botanique.

Arrivé dans la pièce, Labrosse se dirigea vers une des fenêtres donnant sur le jardin et regarda pendant quelques instants par les petits carreaux enchassés dans du plomb, jusqu'à ce qu'un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. C'est qu'il venait de remarquer Melchior Blanc près du rocher et, comme s'il voulait attirer l'attention du soldat, Labrosse heurta plusieurs fois aux carreaux, puis il sortit de sous son manteau une boîte à amadou et une chandelle et fit de la lumière. Il promena, avec une certaine inquiétude, les regards sur les pots alignés sur une planche. Enfin il parut avoir trouvé car un petit cri de satisfaction sortit de ses lèvres. Il prit un des récipients et, au moyen de la cuillère de la reine il versa une certaine quantité du liquide que contenait le pot, dans le gobelet du petit Louis ; puis il souffla la chandelle.

Il voulut quitter la pièce avec la même précaution qu'il avait prise pour entrer, mais son manteau s'accrocha à une chaise qui se renversa et, soit par le bruit de la chute du siège, soit par le trouble qui l'assiégeait malgré son

sang-froid habituel, Labrosse ne sentit pas que le crochet d'argent de son manteau avait été arraché et était tombé à terre

Il se glissa ensuite dans la pièce où la table était servie et remit en place le gobelet du petit Louis ; puis il se hâta de régagner l'autre aile du palais et, simulant une sortie des appartements du roi, il se dirigea vers la roche où l'attendait Melchior Blanc.

— Sergent, dit Labrosse, j'apporte une bonne nouvelle. Sa Majesté a cédé à ma prière. Vous avez été réadmis à son service.

Le sergent remercia de tout cœur le rusé ministre et celui-ci, du ton le plus naturel du monde, lui dit :

— Il s'agit maintenant de partir sans être vu. Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Je n'ai vu personne, seigneur.

— Personne ?

— Tout ce que j'ai vu, c'est une lumière qui s'est montrée et qui a disparu là-haut devant une fenêtre.

— Là-haut ? demanda Labrosse. Mais c'est la chambre du médecin du roi et il n'y est jamais le soir. Vous vous serez trompé.

— Seigneur, je suis certain de ne pas m'être

trompé. J'ai vu distinctement une ombre et aussi une forme humaine.

— Un homme ou une femme ?

— Je ne puis le dire avec certitude, mais à en juger par la taille, ce devait être plutôt une femme.

Le projet de Labrosse avait réussi ou tout au moins les préparatifs du projet.

— Venez maintenant avec moi, dit Labrosse ; nous verrons si le roi se trouve déjà dans les appartements de la reine. Alors vous pouvez partir sans encombre.

Labrosse alla regarder par les fenêtres basses donnant sur le jardin. La reine venait de prendre place et comme elle ne voyait pas Blanche, elle regarda plusieurs fois dans la direction de la porte. Elle plaça le petit Louis à côté d'elle, l'embrassa et lui fit joindre les mains pour dire sa prière.

— Le roi n'est pas encore là, dit Labrosse en chuchotant. Attendez encore un instant... Voyez, la reine est déjà assise... Venez ici, Blanc, vous pourrez mieux voir... Voilà le dauphin, que vous n'avez peut-être jamais pu voir d'aussi près. La reine me paraît être inquiète ; voyez comme elle regarde vers la porte. Qu'est-ce qui peut bien la

tracasser ?... Regardez, elle verse du vin dans le gobelet du prince... le voyez-vous ?...

— Oui, seigneur, répondit le sergent à voix basse, mais j'ai peur. Si on nous voyait...

— On ne peut vous voir ici. D'ailleurs vous vous trouvez sous ma protection. Voyez, la reine verse maintenant du vin dans son propre gobelet. Mais comme elle semble inquiète !... Chut... voilà le roi ; partez maintenant.

Le roi entra et baisa le petit Louis au front. Le misérable Labrosse sentit son cœur se serrer et il serait resté volontiers pour observer la scène qui allait suivre, pris d'une crainte qu'il n'aurait pu expliquer lui-même, quand un bruit de pas se fit entendre non loin de lui. Il vit approcher deux personnes dans lesquelles il reconnut son fils et Blanche. Les jeunes gens s'étaient promenés plus longtemps dans le jardin qu'ils ne le supposaient et ils se hâtaient donc de gagner la salle à manger.

La reine, de son côté, était quelque peu inquiète au sujet de l'absence de Blanche et elle continuait à regarder dans la direction de la porte chaque fois que le pas d'un serviteur passant ou entrant se faisait entendre. Le roi s'en aperçut enfin et lui demanda la cause de son inquiétude.

Elle lui fit remarquer que Blanche tardait tant à venir.

A ce moment la jeune fille entra et rougit en voyant que les regards du couple royal étaient dirigés sur elle. Mais elle se baissa immédiatement vers le petit Louis et lui prépara une partie des mets qu'un valet lui passait.

Elle voulut aussi verser du vin au prince, mais l'enfant, qui paraissait accablé de sommeil, l'arrêta d'un geste.

— Je lui ai déjà fait boire un peu de vin, Blanche, dit la reine, il avait soif. Je crois qu'il a maintenant envie de dormir.

— Oui, mère, répondit le prince, je veux dormir. J'ai mal à la tête et au ventre.

— Le petit n'est pas bien, dit le roi. Voyez comme il a les yeux troubles ; je suis inquiet à son sujet.

— Aïe ! aïe ! reprit le petit sur un ton plaintif ; mère, j'ai de plus en plus mal.

— Où donc, chéri ?

— Dans le ventre, mère.

L'enfant se tordait sous la douleur et ses lèvres devenaient bleues.

— Qu'on prévienne immédiatement le médecin,

ordonna le roi, dont l'inquiétude devenait de plus en plus grande.

Lamberto, le vieux médecin de confiance du roi, ne se fit pas attendre. Il se dirigea immédiatement vers le prince, mais à peine l'avait-il bien regardé qu'il pâlit.

— Qu'y a-t-il, Lamberto, demanda le roi Philippe ; qu'y a-t-il ?

— Sire, dit le médecin en hésitant, qu'est-ce que le prince a bu ?

— Rien qu'un demi-gobelet de vin de Chypre, répondit la reine.

— C'est ce gobelet-ci ?

— Oui.

Le médecin regarda pendant un instant l'intérieur du gobelet tandis qu'il fronçait de plus en plus les sourcils ; puis revenant précipitamment vers l'enfant il lui enfonça un doigt dans la gorge. Aussitôt l'enfant rejeta un liquide oléagineux tout en poussant de hautes plaintes.

— Il n'y a pas de doute possible. Sire, l'héritier du trône de France a été empoisonné. Je tenterai ce que la science me permet de faire. Entretiens tenez le prince, afin qu'il ne tombe pas.

Labrosse jugea que le moment de se montrer était venu. Il avait épié le prologue du drame et il voulait assister maintenant à l'action. Les sentiments humains paraissaient s'éteindre de plus en plus dans cette âme noire, car, tandis que les serviteurs attendaient des nouvelles, les yeux pleins de larmes, devant la porte de la salle à manger, Labrosse ne sentait pas le moindre remords de son action criminelle.

Au moment d'entrer dans la salle à manger il s'arrêta un instant. Il se sentait un peu engourdi par le séjour qu'il avait fait au jardin et un léger frisson parcourut ses membres. Mais ce n'étaient chez lui que des sensations passagères. Lui, dont le cœur pouvait rester aussi froid que la glace, comprenait admirablement l'art de donner à son visage toutes les expressions que commandaient les circonstances. A le voir on aurait donc cru qu'il ressentait le plus profond chagrin.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, quel malheur pour vous, madame, qui aimez le prince comme votre propre enfant.... Pauvre prince ! Si jeune encore et déjà victime d'un horrible forfait, car celui-ci est indéniable.

La reine elle-même releva la tête en entendant

parler ainsi le courtisan et Blanche se sentait presque réconciliée avec celui pour lequel elle avait si peu d'estime.

— J'étais encore au travail, quand les plaintes des serviteurs sont arrivées jusqu'à moi, poursuivit Labrosse. C'est un malheur irréparable....

Quelques instants plus tard Lamberto rentra et administra au prince un contrepoison. Les douleurs de l'enfant paraissaient diminuer, mais Lamberto continuait à hocher la tête d'un air significatif.

— Cela va-t-il mieux, docteur ? demanda Blanche, qui aimait le prince de tout son cœur, cela va-t-il mieux ?

— Les douleurs diminuent, mademoiselle, répondit le médecin, mais je crains que les forces....

Il se fit un moment de silence dans la pièce pendant lequel le médecin déposa sur la table une cuillère à côté de laquelle il plaça un pot.

— Sire, dit Lamberto, le prince héritier a été empoisonné avec du suc de laurier-rose. Le criminel doit faire partie de votre maison, car ce pot, qui se trouvait parmi d'autres dans ma chambre d'études, a été ouvert et voici une cuillère à laquelle il adhère encore un peu du contenu de ce pot.

La reine se leva soudain et s'écria :

— Mais.... voilà ma cuillère que je n'ai pu trouver ce soir sur la table....

— Mon Dieu, soupira le roi, voilà donc la récompense de nos bienfaits !... Nous sommes entourés de traîtres, d'assassins !... Mais ma vengeance sera terrible !

Le médecin s'était penché de nouveau sur l'enfant qui avait été déposé sur un divan et après un instant il s'adressa au roi, disant :

— Sire, c'est bien pénible à dire, mais faites prévenir immédiatement le chapelain, sinon il arrive trop tard.

Une scène de désespoir indescriptible suivit ces paroles. Le roi se traîna jusqu'au divan en se tordant les mains et couvrit de baisers le visage du malheureux enfant.

— Ah, mon cher petit Louis ! s'écria-t-il, mon adoré, mon espoir ! Si jeune, si gentil et nous quitter, nous quitter pour toujours... Non, c'est impossible... Dites-nous, Louis, que vous resterez auprès de nous...

Le petit prince ouvrit les yeux, mais ceux-ci n'avaient plus d'éclat. Des plaintes sourdes tombaient de ses lèvres et de ses petites mains il se com-

primait le ventre comme s'il voulait étouffer les atroces douleurs qu'il ressentait.

Le médecin lui-même fut touché du chagrin navrant du roi et il dut se retourner pour effacer une larme. Blanche pria et la reine avait posé le bras autour du cou de son époux comme pour lui donner le courage et la force dont il avait besoin en cette triste circonstance.

— Sire, dit Labrosse, sire, la tristesse de votre fidèle serviteur pâlit devant votre chagrin inexprimable.

* * *

Le petit Louis était mort.

Le fils d'un roi était tombé victime de l'amour-propre blessé et de la soif des grandeurs.

Le roi Philippe était anéanti par ce coup terrible. Il s'était enfermé dans ses appartements et il ne voulait recevoir personne, pas même son épouse, pas même ses enfants. Labrosse seul avait reçu de lui un ordre le jour où la dépouille mortelle du prince avait été déposée à côté de celles de ses ancêtres.

— Monsieur le ministre, avait dit le roi, c'est vous que je charge de trouver le criminel ; venez

me voir quand vous l'aurez découvert, mais ne paraissez pas sous mes yeux aussi longtemps que vous ne pourrez me l'indiquer.

Alors Labrosse avait posé la première pierre de son accusation, car il avait répondu hypocritement :

— Sire, la tâche que vous me confiez, est lourde et ingrate. De nombreuses années de fidélité à toute épreuve pourraient être sacrifiées d'un seul coup peut-être, si votre ministre paraissait devant vous en disant : Sire, le criminel appartient aux classes les plus élevées de France.

— Avez-vous des soupçons ? avait demandé le roi.

— Non, sire, avait répondu le ministre, je n'ai pas de soupçons, mais nous avons la cuillère de la reine qui a servi à commettre le crime.

A ces mots Labrosse s'était éloigné et depuis lors trois jours s'étaient écoulés. La tâche devenait facile pour le misérable, mais tout en ayant bravé toujours les plus grands dangers pour atteindre le but qu'il poursuivait, une peur vague lui serrait le cœur chaque fois qu'il était sur le point de se rendre auprès du roi pour formuler sa terrible accusation.

Le ministre avait fait appeler le sergent Melchior Blanc.

— Melchior Blanc, dit Labrosse, vous rappelez-vous encore, quand je me suis rendu auprès de Sa Majesté pour intercéder en votre faveur ?

— Certainement, seigneur ; c'était jeudi dernier.

— Et vous rappelez-vous aussi, Melchior Blanc, ce qui est arrivé alors ? Cette lumière dans la chambre d'études du docteur Lamberto et l'ombre que vous avez bien prise pour celle d'une femme ?

— C'est-à-dire, seigneur, répondit le sergent, que j'ai déclaré ne pouvoir dire avec certitude si c'était l'ombre d'un homme ou d'une femme.

— Vous paraissez avoir oublié ce que vous m'avez déclaré alors, objecta le ministre, car vous m'avez dit formellement que c'était une femme.

Melchior Blanc ne se sentait pas trop à l'aise et ne demandait pas mieux que de voir venir la fin de l'entretien. Mais Labrosse poursuivit avec instance :

— Vous rappelez-vous que, pendant que nous regardions dans la salle à manger, la reine se montrait agitée et inquiète et regardait la porte pour voir si personne ne pouvait l'épier et qu'elle

a versé alors du vin au petit prince après avoir regardé longtemps dans le gobelet de celui-ci ?

— Ah ! seigneur, murmura Melchior Blanc, qui commençait à avoir le pressentiment mystérieux que l'interrogatoire de Labrosse devait avoir un but caché, mais qui, dans sa sincérité, ne pouvait croire cependant que le ministre oserait se poser en accusateur de la reine, ah, seigneur, je sais bien que par la porte vitrée, donnant sur le jardin, nous avons regardé dans la salle à manger et aussi que la reine paraissait être un peu inquiète, mais je ne sais rien de plus.

— Mais cela suffit, dit Labrosse. Préparez-vous à répéter aussi, le cas échéant devant le roi, ce que vous savez.

Labrosse jugea que le moment d'agir était venu...

La douleur du roi faisait réellement peine à voir. Les pleurs avaient rougi ses yeux dont le regard était devenu fixe. Comme nous l'avons dit, il ne voulait recevoir personne, pas même son barbier, et lui, toujours si propre de sa personne, si coquettement habillé, avait maintenant les vêtements en désordre, une barbe non rasée depuis plusieurs jours et les cheveux non peignés. De

temps en temps un profond soupir s'exhalait de sa poitrine

C'est dans cet état que Labrosse revit le roi et il se sentit touché de cette profonde douleur. L'homme qui ne connaissait pour ainsi dire pas la pitié, qui n'avait que rarement senti les élans du cœur pour son fils, cet homme s'étonnait que la perte d'un enfant de dix ans put frapper à tel point un père.

A l'entrée du ministre le roi se redressa vivement et, les yeux fixés sur Labrosse, il demanda :

— Hé bien ? avez-vous découvert le criminel ?

— Sire, répondit le ministre, tandis que le roi se rassit lentement, sire, jamais je n'ai pu et jamais je ne pourrai vous donner de meilleure preuve de mon dévouement qu'aujourd'hui. Je sais que mes paroles feront peut-être rouler ma tête devant vos pieds, mais je consentirai volontiers à ce sacrifice quand il s'agit de châtier l'assassin du prince héritier.

— Parlez, Labrosse, dit le roi. Si terribles que pourraient être vos révélations, je vous promets que vous n'avez rien à craindre.

— Sire, poursuivit Labrosse, il fallait remonter à l'origine de la culpabilité et il fallait rechercher

qui avait intérêt au crime. Ne vous êtes-vous pas encore demandé, Sire, à qui la mort du prince héritier pouvait profiter en premier lieu ?

Cette question surprit le roi, car au moment où Labrosse la posait, la réponse s'offrit aussi à son esprit. Qui avait intérêt à la disparition du petit Louis ? Uniquement son fils du second lit, qui portait maintenant le titre de prince héritier.

— Je ne vois personne en dehors de mon propre enfant, répondit Philippe.

— C'est juste, dit Labrosse. Mais quelle est la mère qui ne rêverait pas pour son fils la couronne de France ?

Le roi bondit. C'était une accusation indirecte de la reine et il serra nerveusement la poignée de son épée.

Je vous l'ai dit, sire, dit le rusé courtisan. Ma tâche est ingrate et pour l'accomplir je dois faire appel à tout mon dévouement pour Votre Majesté, qui s'est plaint elle-même, dans les derniers temps, de ce que la reine négligeait le petit Louis pour son propre enfant et même de ce que, par défaut de surveillance, elle avait failli causer la mort de votre fils aîné ?

— Vous croyez donc que la reine avait



Sire, sur mon honneur et ma conscience, j'accuse la reine d'avoir tué le prince Louis ! (page 98).

4. MARIE DE BRABANT.

connaissance du crime ? demanda le roi, tandis qu'un sourire d'amère incrédulité vint plisser ses lèvres.

— Labrosse, poursuivit Philippe, si vous n'étiez pas mon aide le plus ancien et le plus fidèle, il y a longtemps que votre tête aurait roulé ensanglantée à mes pieds pour punir un tel langage.

Ces paroles encourageaient Labrosse au lieu de l'effrayer, car c'était surtout pour le début de l'accusation qu'il avait craint. Mais il connaissait le roi et il savait que chez lui l'énergie n'était que momentanée, une lueur fugitive, et il répondit donc avec le plus grand calme :

— Sire, sur mon honneur et ma conscience, j'accuse la reine d'avoir tué le prince Louis !

Ce langage était si hardi et l'accusation tellement inouïe que, contrairement à son caractère, le roi bondit et saisit le courtisan à la gorge.

— Rétractez ces paroles, s'écria-t-il, rétractez-les, sinon vous ne sortirez pas vivant d'ici !

— Malgré tout le respect que je dois à Votre Majesté, dit Labrosse d'une voix rauque, je dois maintenir mon accusation. Je possède la preuve que la reine et la reine seule est coupable.

— Parlez, répondit Philippe d'un ton décidé,

parlez et ce n'est qu'en prouvant que vous avez agi de bonne foi que vous conserverez la liberté.

Alors Labrosse exposa le plan infâme qu'il avait longuement mûri. Il parla de la cuillère trouvée dans la pièce où Lambroso se livrait à ses études ; du témoignage du docteur suivant lequel le prince était mort empoisonné par du suc de laurier-rose ; de l'ombre d'une femme vue à la fenêtre de Lambroso et de ce qu'il avait vu, en compagnie de Melchior Blanc, par la porte donnant sur le jardin.

Labrosse ne connaissait que trop bien le roi, car quand il se tut, Philippe baissa la tête, pleura comme un enfant en se tordant les mains et en gémissant :

— O Marie, que votre âme est noire !...

Soudain il se reprit et d'une voix impérative il dit :

— La reine sera châtiée. Qu'elle attende au cachot la sentence de la cour de justice que je vais convoquer pour la juger. Ministre, faites arrêter la reine.

Jamais Labrosse n'avait remporté pareille victoire et il jubilait intérieurement en donnant à la garde l'ordre de le suivre à l'intérieur du palais.

La reine, accablée de chagrin, veillait le corps de la malheureuse petite victime. Elle souffrait beaucoup car non seulement elle avait pour Louis un grand attachement que le crime venait de détruire, mais elle avait aussi un grand souci : la mort du prince ne produirait-elle pas un refroidissement entre elle et le roi, par le fait que le chagrin avait élu domicile au palais ?

Toutes ces pensées la rendaient si triste, que même la vue des autres enfants ne parvenait pas à l'encourager.

Le soin de régler l'inhumation avait été confié au père Aloïse, qui passait en prières tout le temps dont il pouvait disposer, auprès de la dépouille mortelle du prince, en compagnie d'un autre père.

La reine était assise près du cadavre quand parut la garde sous la conduite de Labrosse.

Marie qui ne comprenait pas ce que la garde venait faire dans la chambre funèbre, était sur le point de demander des explications à Labrosse, quand celui-ci s'avança et, sans prononcer le salut obligatoire, lui dit d'une voix où perçait le triomphe :

— Madame, veuillez-vous préparer à me suivre. Au nom du roi, vous êtes ma prisonnière. La reine ne savait que penser et, si elle n'avait

pas vu distinctement que les soldats bougeaient et la regardaient, elle aurait cru rêver. Aussi répondit-elle fièrement à Labrosse :

— Je ne comprends pas bien cette plaisanterie, monsieur, surtout dans les tristes circonstances où nous nous trouvons. Je vous prie donc de vouloir vous retirer ; je parlerai au roi.

Mais Labrosse était trop heureux de posséder sa proie pour donner suite à cette invitation. Il répondit donc avec le même calme :

— Si Madame doute de ma mission, elle en trouvera ici la confirmation.

A ces mots il montra à la reine le sceau royal et ordonna aux soldats d'approcher et de faire leur devoir.

— Vous devrez vous soumettre avec résignation à cette nouvelle épreuve, Madame, dit le père Aloïse. Suivez monsieur le ministre, je vous en prie, car je comprends que dans les tristes circonstances présentes, Sa Majesté ne soit pas en état de peser ses actions. Allez, Madame, et il se peut que je vous apporte de bonnes nouvelles plus tôt que nous l'espérons, car je vais demander audience à Sa Majesté.

Blanche, qui se trouvait toujours dans la pièce

adjacente, puisqu'elle ne voulait pas quitter la reine, avait tout entendu. Elle s'avança donc, mais à peine eut-elle vu l'expression du visage de Labrosse, qu'elle devinait l'exécution d'une machination diabolique et s'écria d'une voix vibrante :

— Arrière, soldats ! Respectez le chagrin de la reine ; respectez la douleur qui frappe la France entière. Respectez aussi la sainteté de ce lieu où la mort est entrée, si vous ne voulez appeler le châtiment sur vos têtes.

— Je recommande à la demoiselle Blanche, dit Labrosse en ricanant, de se montrer plus respectueuse des ordres du roi, si elle ne désire pas partager le sort de cette accusée.

— Accusée ! dit la reine d'une voix entrecoupée, accusée ! Mais de quoi m'accuse-t-on ?... Le malheur qui frappe notre maison n'est dit-il donc pas suffisamment grand ?

— Faites votre devoir ! ordonna Labrosse.

Les soldats devaient exécuter cet ordre et entourèrent la reine qui pleurait mais se résignait maintenant.

— Courage, Blanche, ma bonne amie, dit-elle. Quoi qui arrive, soignez pour les enfants jusqu'à ce que j'aie pu parler au roi qui punira certai-

nement la honte que l'on vient de m'infliger. Rendez-vous auprès de Sa Majesté, Blanche, et dites lui ce qui vient de se passer.

— C'est par ordre de Sa Majesté que je dois vous arrêter, dit Labrosse.

— Mais de quoi suis-je donc accusée ? demanda la reine avec désespoir.

— Vous êtes accusée, Madame, du plus odieux des crimes.

— Mais de quel crime ?... Parlez donc

— Du crime d'empoisonnement sur la personne du prince Louis.

C'en était trop pour la pauvre femme qui, abattue par l'émotion, tomba évanouie dans les bras de Blanche.

Melchior Blanc, le sergent du guet, comprenait tout maintenant. Voilà pourquoi Labrosse était venu lui rappeler encore une fois tous ces détails et le pauvre homme ne savait à quoi s'en tenir.

— Ou bien, se dit-il, la reine est coupable et alors elle est la plus grande scélérate qui existe sur la terre ; ou bien elle est innocente et alors il n'existe pas de plus grand scélérat que notre ministre. Je veux être changé en éléphant si je sais qui des deux mérite la potence !

La reine reprit enfin ses sens et d'un pas chancelant elle suivit lentement les soldats qui la menaient au cachot.

* * *

A peine Robert d'Artois eut-il appris l'accusation portée contre la reine, qu'il se fit annoncer auprès du roi qui manifesta le désir de ne recevoir personne.

Le comte ne se laissa pas décourager et, contrairement à tous les usages, il pénétra auprès du roi sans l'autorisation de celui-ci.

Quoique l'accusation, portée jadis au corps de garde contre Robert d'Artois et la reine, eût été trouvée comme dénuée de tout fondement, un certain refroidissement s'était produit depuis lors dans les relations entre les deux frères, refroidissement qui n'ôtait cependant rien aux bons sentiments qui avaient toujours régné entre eux.

— Pauvre Philippe, dit d'Artois en entrant, comme je vous plains ! Le malheur qui vous frappait n'était pas suffisamment grand ; la lâcheté et l'infamie devaient l'augmenter encore.

Ces paroles parurent blesser le roi, car une

expression de dépit se dessina sur son visage. A plusieurs reprises déjà d'Artois avait parlé de Labrosse en termes méprisants et Philippe croyait que cette fois encore son frère se laissait guider par son aversion personnelle. Il répondit donc au comte :

— Les insultes ne peuvent servir à rien en cette circonstance. Je suis du reste tellement ébranlé que je n'aurai pas la force de les relever.

— Je n'ai nullement l'intention de vous offenser, pauvre frère, dit d'Artois d'un ton plein de sentiment. Je suis venu ici pour empêcher que le malheur ne s'abatte pour toujours sur la maison royale de France. Le peuple murmure et exige la corde pour Labrosse. Ah, mon frère, si vous pouviez entendre comment les gens du peuple parlent de la reine d'une voix entrecoupée de larmes et combien ils maudissent le nom de Labrosse !

— Comme je viens de vous le dire, répondit le roi, il m'est complètement impossible de relever les accusations que vous allez prononcer. Ceux qui, comme Labrosse, osent regarder la vérité en face, seront toujours blâmés par les gens de moindre condition. Vous ne pourriez désirer, Robert, qu'un forfait aussi horrible reste impuni.

Le rouge de la colère monta au visage du comte en entendant prononcer le nom de Labrosse et la mesure devait être comble, car il s'écria d'une voix courroucée :

— Comment, sur l'accusation d'un lâche aventurier, vous faites jeter en prison votre épouse, la plus pure parmi les pures ; à vous-même vous enlever le bonheur et à vos enfants vous enlevez une mère exemplaire ! Et ni les larmes, ni les assurances de vos fidèles, ni l'intervention d'un frère aimant ne peuvent vous décider à lui rendre immédiatement la liberté et à lui dire : J'avais l'esprit égaré, j'étais aveuglé ; pardonnez-moi, Marie !...

Le roi paraissait être touché par les paroles de son frère car il garda le silence pendant quelques instants ; puis il dit avec résignation :

— Si elle est innocente, la cour de justice le constatera.

A ces mots le cœur de Robert se serra. Poussé par la colère et élevant la voix, il s'approcha du roi :

— Non, mon frère, dit-il, la reine de France ne peut comparaître devant la cour de justice. C'est là la place de Labrosse, votre rusé ministre. Sur mon honneur et ma conscience, je vous dis que

la reine ne peut être coupable, mais je ne pourrais pas en dire autant si vous me demandiez : Labrosse pouvait-il avoir connaissance du crime ?... Mais ne voyez-vous donc pas le piège qui vous a été tendu ? Ne voyez-vous donc pas que vous vous laissez lier les mains et les pieds par le fléau de la France, comme on appelle le ministre ? Prenez-y garde, mon frère ; le mécontentement règne dans vos états ; la noblesse murmure aussi bien que le peuple. Malheur au roi qui se croit puissant en se basant sur ses propres forces et qui ne comprend pas que l'amour du peuple doit servir de base à son trône ! C'est votre frère qui se trouve en ce moment devant vous et qui vous demande : Roi de France, voulez-vous rendre la liberté à notre reine et mettre ainsi à néant les machinations d'un Labrosse qui voit dans votre amour pour la reine un affaiblissement de sa puissance ? Ou bien reconnaissez-vous devant nous, noblesse et peuple de France, que le plus grand des forfaits est approuvé par vous, quand il est commis par le rustre qui porte le nom de Pierre Labrosse ?

La colère devait égarer le comte d'Artois, dont la courtoisie était connue de tous, pour qu'il se se laissât aller à une telle vivacité de langage. Si

sincère que fût celui-ci, le roi parut s'en offusquer et le tremblement des mains, ainsi que la contraction des lèvres, prouvaient que la colère montait aussi chez Philippe.

D'Artois attendait cependant une réponse à sa demande et le roi s'en aperçut quand il releva la tête quelques instants plus tard. Comme il voyait que Philippe gardait le silence, le comte répéta :

— Roi de France, au nom de votre peuple, je demande la liberté de la reine.

Philippe était toujours en proie à la colère et comme il ne trouvait pas de mots pour répondre à son frère sans trop blesser celui-ci, il dit d'une voix calme en apparence :

— Je désire mettre fin à cet entretien.

— Eh bien ! dit d'Artois en s'approchant encore d'avantage du roi et en tirant son épée, je ne dois plus, dans ce cas, aide et fidélité au roi. Je ne veux pas porter d'épée souillée par l'injustice. Voilà !

Et en disant ces mots il brisa l'épée sur le genou et en jeta les tronçons aux pieds du roi, qui fut frappé de l'acte de son frère.

Robert regarda alors le roi avec tendresse et s'écria :

— Ah ! mon frère, pourquoi devons-nous devenir adversaires par la faute d'un autre ! Nous nous aimions si tendrement et maintenant nous nous adressons des paroles amères et nous nous refusons la fidélité et l'appui que nous devons l'un à l'autre. Mon frère...

Le comte n'attendait qu'un seul mot de regret de la part de son frère, qu'un seul signe qui lui prouverait que le roi reviendrait sur sa décision prise à l'égard de son épouse. Mais Philippe resta immobile et laissa partir ce frère dont les intentions étaient si loyales.

Le roi garda longtemps, fort longtemps la même attitude, jusqu'à ce qu'une contraction pénible se montra autour de sa bouche. Une voix intérieure lui soufflait :

— Pauvre roi, si riche et pourtant si abandonné...

* * *

Marie de Brabant était donc prisonnière dans un des cachots souterrains du Louvre. Ici encore Labrosse avait usé de sa ruse habituelle, car il avait fait aménager le cachot de manière à pouvoir recevoir une prisonnière d'un rang aussi élevé, voulant éviter ainsi, aux yeux du roi, toute appa-

rence d'hostilité vis-à-vis de la reine. De plus, quand la chose ne pouvait nuire à ses desseins et pouvait inspirer au roi une certaine confiance en sa loyauté, il n'hésitait même pas à prononcer quelques paroles d'appréciation sur les mérites de la reine. Mais il ajouta astucieusement et d'un ton mordant :

— Il est regrettable que la préférence pour son enfant l'ait poussée à commettre un crime aussi horrible !

Matériellement il ne manquait rien à la royale prisonnière, mais elle souffrait à cause des deux enfants qui, sans doute, s'informaient d'elle ; elle gémissait sur la perte de confiance de la part de son époux et aspirait à revoir Blanche, sa fidèle amie.

Pierre, le geôlier, qui avait déjà eu à soigner plus d'un prisonnier de marque, regrettait maintenant de ne pas avoir choisi d'autre gagne-pain.

— Comment est-il possible, se disait-il, de soupçonner une femme si douce et si aimable d'un crime aussi odieux ! Je ne comprends pas qu'un roi puisse être assez aveuglé pour admettre une telle accusation.

— Brave homme, lui dit un jour la reine,

donnez-moi une preuve de votre bonté de cœur et secourez-moi dans ma tristesse. Permettez à la demoiselle Blanche de venir ici, une unique fois, et je vous donnerai tout ce que vous désirerez. Je vous en serai éternellement reconnaissante.

Pierre avait déjà fait remarquer à différentes reprises à la reine qu'il lui était sévèrement défendu de donner accès auprès d'elle à qui que ce fût ; qu'il ne perdrait pas seulement son emploi en dérogeant à cet ordre, mais qu'il serait flagellé et emprisonné à son tour. Enfin il ne put résister plus longtemps aux larmes de la souveraine et il lui promit que le soir il chercherait à voir Blanche pour arranger une entrevue entre elle et la reine.

C'est en tremblant que le pauvre homme fit cette promesse. Il savait que l'espionnage et la délation sévissaient au Louvre, mais il prit finalement une résolution énergique et il se promit de braver tous les dangers par dévouement pour la reine.

La malheureuse prisonnière était de nouveau en proie à ses tristes réflexions, quand des pas traînants se firent entendre dans le couloir.

Pierre entra et demanda respectueusement :

— Madame consent-elle à recevoir le Père Aloïse ?

— Volontiers, répondit la reine.

Le Père Aloïse avait assisté à l'agonie du prince Louis et ce n'était qu'après de longues insistances que Labrosse lui avait accordé l'autorisation de faire visite à la reine. Labrosse avait cédé surtout quand le Père avait fait connaître son intention de demander cette autorisation au roi même.

— Madame, dit le Père Aloïse avec bonté, je ressentais le besoin de vous apporter un mot de consolation dans votre triste isolement.

— Je vous remercie, mon Révérend Père, répondit la reine, car j'ai le cœur si triste qu'une parole consolatrice y pénétrera comme un rayon de soleil. Ah ! que notre royale maison est éprouvée rudement depuis quelques jours...

Le religieux l'exhorta paternellement à porter sa croix avec résignation et lui dit d'espérer que le ciel fasse triompher la vérité.

Jamais le Père Aloïse n'avait pu croire à sa culpabilité et, au moment de la quitter, il avait la conviction entière de son innocence.

— Consoléz-vous, Madame, lui dit-il. Votre

innocence sera proclamée hautement, j'en suis convaincu. Aussi je ne tarderai pas à demander audience au roi et, s'il veut me l'accorder, je tâcherai de le convaincre à son tour de votre innocence.

Ces paroles consolèrent la pauvre prisonnière à tel point qu'elle passa plus paisiblement la nuit que d'habitude. Elle ne dormait pas ; elle avait l'esprit trop préoccupé et tous les événements de sa vie lui revenaient à la mémoire et elle finit par en conclure que grandeurs et honneurs étaient choses bien passagères en ce monde.

Une lueur d'espoir lui restait cependant.

Elle connaissait la grande influence du Père Aloïse sur le roi et elle aspirait au lendemain pour recevoir la visite de Blanche, cette fidèle amie, si le projet du geôlier réussissait.

Jamais elle n'avait connu sensation pareille à celle qu'elle éprouva en entendant chuchoter une voix de femme sous les voûtes et il lui sembla qu'un monde entier s'ouvrait devant elle quand la porte tourna sur ses gonds et quand Blanche entra.

Les deux amies s'embrassèrent avec effusion en versant d'abondantes larmes.

— Ma chère Blanche ! murmura la reine, que je me sens heureuse...

Pierre, le geôlier, qui se trouvait dans la porte entre-baillée, contemplait ce tableau et il dut se retourner pour ne pas faire mentir son cœur qui, d'après ce qu'il disait, n'avait jamais pu s'attendrir à la vue de futilités.

Soudain il poussa un léger cri d'étonnement. Ne venait-il pas de percevoir un bruit de voix dans le couloir qui menait aux cachots ? Il tendit l'oreille et une sueur froide perla sur son front. Il ne s'était pas trompé.

Il entra rapidement dans le cachot et, s'adressant à la reine, il dit :

— Madame, nous sommes trahis. Soyez ferme ; je répons de tout. Laissez-moi fermer la porte.

Il est facile de juger de l'effarement des deux amies en entendant l'avertissement du geôlier.

Que se passait-il ?

Pendant un instant la reine, Blanche et Pierre retinrent l'haleine pour écouter.

Au loin ils entendaient du bruit.

N'était-ce pas un fait de l'imagination ?...

Le cœur serré, ils écoutaient... Non, ils ne se trompaient pas...

On frappa à la porte. Personne ne répondit. On frappa de nouveau... puis la porte tourna sur ses gonds ..

Marie et Blanche ne pouvaient en croire leurs yeux.

Était-ce un rêve ?

Le roi pâle et défait, venait d'entrer, suivi du Père Aloïse. La présence de Blanche paraissait le mécontenter fortement, car d'une voix rude il demanda au geôlier :

— Qui vous a donné l'autorisation ?...

— Sire, répondit Pierre en soupirant, mon cœur seul me l'a donnée. Si je suis coupable, Sire, punissez-moi, mais je n'ai pu refuser

— Vous quitterez votre emploi, dit le roi, et remerciez Dieu que je ne vous envoie pas à la potence.

Le geôlier s'inclina respectueusement et s'éloigna. Le roi et le Père Aloïse restèrent seuls avec Marie et Blanche.

La reine joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

— Philippe, au nom de nos enfants, pardonnez à cet homme.

Sans répondre à cette prière, le roi fit signe

à Blanche et au Père Aloïse de s'éloigner. Quand Philippe et Marie se trouvèrent seuls, il croisa les bras, regarda longuement son épouse et dit en hochant la tête :

— C'était donc vous qui deviez devenir une bénédiction pour la maison royale de France. Je ne sais au juste ce qui me conduit ici, si ce n'est un sentiment de pitié pour votre sort.

— Philippe, répondit la reine, je mérite votre pitié, mais j'en mériterais davantage si vous n'étiez venu pour me dire enfin : Marie, que tout soit oublié ; j'ai failli, mais je viens réparer le mal que j'ai fait, en vous rendant mon amour.

Le roi sourit en entendant ces mots et, d'un ton moitié railleur, il répondit :

— Il vous sied bien, Madame, de prendre ce ton de victime. Comment, je viens ici, poussé, comme je viens de le dire, par je ne sais quoi, si ce n'est par un sentiment de pitié pour votre sort et vous en déduisez que je suis prêt à tomber à vos pieds et à implorer votre pardon. J'ai pitié de vous parce que, si jeune encore, vous vous êtes laissée pousser à un crime si monstrueux, qu'il serait incroyable si mon cœur brisé n'était pas là, hélas ! pour en témoigner.

La reine avait accueilli gracieusement le roi, oubliant tout, même qu'il l'avait fait jeter en prison. Elle attribuait tout à un accès de fièvre causé par les terribles événements qui s'étaient passés dans les derniers jours, mais en entendant ces paroles, qui manquaient réellement de dignité, sa gorge se serra au point qu'il lui fut impossible de proférer une parole.

Le roi, croyant que par ce silence elle confirmait encore plus sa culpabilité, poursuivit après un instant :

— Il y a encore une raison qui m'a conduit jusqu'ici et qui m'a poussé involontairement quand le Père Aloïse est venu me parler de vous. Les paroles, que vous a adressées le roi Philippe quand vous avez mis le pied sur le sol de France, sont toujours vraies : Philippe vous aime toujours, malgré le crime odieux dont vous vous êtes souillée.

Ce fut au tour de Marie de sourire amèrement et, la voix entrecoupée de l'armes, elle s'écria :

— Vous prétendez m'aimer encore, vous, qui en ce moment venez de m'accabler d'injures !... Et c'est ainsi que vous parlez à la mère de votre fils cadet qui touche déjà de la main la couronne de France ! Ah ! Philippe, tout s'écroule devant

moi quand je vous entends parler ainsi. Je voudrais mourir sur le champ si je n'avais l'espoir de retourner encore auprès de mes enfants chéris. Philippe, demandez plus tard à votre enfant, qui grandit maintenant avec le nôtre, demandez lui, quand je n'y serai plus peut-être, s'il m'a aimée et ayez alors le courage de lui dire en face que sa mère était une meurtrière.

Le roi parut frappé. Il avait encore vu chez la reine ce regard ouvert et entendu cette parole franche, quand il l'avait entretenue des relations qu'on disait exister entre elle et le comte d'Artois. Elle était innocente alors. Et maintenant, ne ployait-elle pas encore, peut-être, sous le poids de la plus grave des accusations ?

— Philippe, dit Marie en se levant, déclarez-moi ici, au nom de l'amour qui nous unissait, quel motif j'ai pu donner à un soupçon aussi humiliant. N'ai-je pas partagé entre vous et les enfants toute la tendresse que renferme mon cœur ? N'ai-je pas été bonne mère pour le petit Louis que je pleure amèrement nuit et jour ? Dites-moi, Philippe, s'il y a sur terre un seul homme possédant sur vous un tel pouvoir qu'il ose vous enlever la confiance que vous avez toujours eue en votre épouse ?

Le roi s'était rapproché peu à peu de Marie et lui avait pris les mains. Il lui semblait entendre des chants printaniers et il aurait pressé la reine sur son cœur, si soudain une ombre n'avait passé devant ses yeux et qui semblait lui crier : Ne serait-elle pas coupable ?

O ce doute, ce doute !

Cependant Marie le regardait dans les yeux avec tant de franchise, qu'enfin il se sentit vaincu et lui dit :

— Marie, nous devons nous quitter. Je pars d'ici le cœur soulagé. Ce n'est pas la cour de justice mais mon cœur qui prononcera. Je vais vous envoyer Blanche ; qu'elle prépare votre plus belle toilette et vous tienne compagnie cette nuit. Demain, en présence de la cour entière, je vous introduirai peut-être comme un pécheur repentant, si la nuit sans sommeil, qui m'attend, vous acquitte encore !

Le roi se disposait à se retirer, mais dans sa joie Marie n'oubliait pas que dans le couloir se trouvait quelqu'un qui avait la mort dans l'âme, le brave Pierre, qui allait être puni sévèrement à cause d'elle. Elle demanda au roi de commencer cette nouvelle page de leur existence par une bonne

action, c'est-à-dire en retirent la punition qu'il avait prononcée contre le brave serviteur.

Philippe sourit et elle savait ce que cela signifiait. Arrivé dans le couloir le roi y trouva Pierre qu'il regarda avec une feinte sévérité :

— Geôlier, pour cette fois je vous pardonne votre désobéissance...

Marie tomba dans les bras de Blanche. Ses souffrances allaient donc prendre fin. Elle allait jouir de la douce joie de se retrouver au sein de sa famille.

Quand Labrosse arriva le lendemain auprès du roi, le rusé courtisan devina sans peine, à en juger par l'expression du visage de Philippe, que quelque chose d'extraordinaire devait s'être passée. Il feignit n'avoir rien remarqué et, comme d'habitude, il se plaça, divers documents en main, en face du roi. Philippe, après avoir regardé le ministre, lui dit :

— Monsieur Labrosse, je crois qu'aujourd'hui nous devons laisser reposer les affaires d'état. Quand on est roi on ne cesse pas d'être homme et l'on peut bien oublier pour quelques heures les intérêts des autres pour ne s'occuper que de

son propre bonheur. J'ai à vous causer très sérieusement.

Pendant les entretiens qu'ils avaient ensemble, le roi s'asseyait ordinairement dans un fauteuil et Labrosse restait debout devant lui. Au début le roi l'avait invité à prendre place aussi, mais jamais le rusé ministre n'avait voulu user de cette permission.

— Si jamais je dois désobéir à mon roi, ne fût-ce qu'une seule fois dans la vie, avait répondu Labrosse, ce sera quand il m'invite encore à m'asseoir en sa présence.

Le roi n'avait pas insisté et il s'était même senti flatté de la modestie de son ministre.

Aujourd'hui cependant le roi dérogeait à cette habitude et, indiquant de la main un siège à Labrosse, il dit :

— Asseyez-vous.

Le ministre, qui subissait l'influence de la situation d'esprit du souverain, obéit machinalement à cette invitation. Une voix intérieure semblait lui dire qu'il allait avoir à soutenir une forte lutte.

— Monsieur le Ministre, dit le roi après un moment de silence, je vous prie de me faire con-

naître franchement votre opinion sur ce que je vais vous demander. Ne doutez-vous jamais de la culpabilité de la reine ?

Il y avait longtemps que Labrosse s'attendait à cette question. Il était préparé, mais il feignit une telle surprise que le roi dut revenir à la charge et demander :

— Hé bien, monsieur le ministre ?

Le visage du courtisan prit alors une expression si douloureuse qu'il aurait fallu mieux connaître l'homme que le roi ne le connaissait, pour ne pas s'y tromper.

— Sire, que je serais heureux répondit Labrosse, tant pour Votre Majesté que j'adore, que pour la reine sur laquelle j'avais fondé tout mon espoir pour votre bonheur et pour celui du peuple, de pouvoir vous dire : Sire, non seulement je doute de sa culpabilité, mais je proclame hautement qu'elle est innocente. Des nuits entières le triste évènement m'avait tenu éveillé et mon cœur était plein d'indécision et d'angoisse, avant d'avoir osé vous dire avec certitude : Sire, elle est coupable. C'était un rude et triste moment pour moi. Vous me demandez de vous faire connaître franchement mon opinion. Sire le souvenir de vos bienfaits m'oblige

à vous répondre sincèrement et à dire, si pénible qu'il me soit de prononcer ces mots, que la reine seule est coupable.

Ces paroles furent dites avec une telle conviction que le roi ne tarda pas à en subir l'influence. La confiance qui était rentrée dans son cœur après la visite faite à la pauvre prisonnière, s'était évanouie par quelques mots et la déclaration de Labrosse le rejetait dans le doute.

— J'ai parlé hier à la reine, poursuivit le roi. Ah ! si vous l'aviez vue et entendue, votre certitude aussi aurait été ébranlée. Elle me paraissait si pure, si bonne, si belle ! Peut-on devenir criminelle quand on possède tant de qualités ?

C'est là que le rusé Labrosse attendait le roi qui venait de lui donner l'atout devant décider de la partie engagée.

— Certes, Sire, dit-il, ses paroles m'auraient touché. Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai dû accomplir la triste tâche de l'emmener de la maison où elle aurait pu apporter le bonheur. Mais, hélas, c'est précisément son bon cœur qui l'a conduite à malfaire, si invraisemblable que la chose paraisse être. Elle aimait trop son propre enfant, Sire, pour ne pas — pardonnez-moi le mot — haïr l'autre enfant. Quelle

est la mère qui ne rêve pas pour son propre enfant le plus brillant avenir et quels ne doivent pas être les tourments d'une mère quand le berceau de son enfant pourrait devenir le berceau d'un roi, si un autre enfant, qui n'est pas le sien, n'y mettait obstacle ? C'est ce qui a perdu la reine, Sire, et le doute serait possible s'il n'y avait pas, malheureusement, tant de preuves palpables de sa culpabilité.

Le roi eut un hochement de tête presque invisible et qui semblait indiquer que le doute se dissipait aussi chez lui. Labrosse vit que c'était le moment ou jamais de faire entrer la ferme conviction dans l'esprit du roi et, regardant celui-ci avec une feinte tendresse, il s'écria :

— Sire, c'est avec la plus grande joie que je sacrifierais ma vie si je pouvais par là rendre la paix à votre âme. Je voudrais pouvoir vous dire : Sire, oubliez tout et rendez la liberté à la reine.

Le roi fit de la main un geste comme s'il voulait repousser cette pensée et Labrosse s'y attendait. Il savait que si, par impossibilité, la reine obtenait la grâce royale, elle aurait perdu en grande partie son influence sur Philippe et il avait constaté, dans les derniers jours, que le pouvoir qu'il

exerçait sur le roi était tout aussi grand qu'avant la venue de Marie à la cour.

— Je savais, Sire, poursuivit le ministre, que vous repousseriez cette proposition. Mais, s'il est vrai que vous me portiez quelque attachement, je voudrais vous prier à genoux, Sire, de ne pas oublier qu'elle est la mère du plus jeune de vos enfants, qu'elle a été bonne pour vous et qu'elle n'a péché que par excès d'amour. Epargnez-la, Sire, pour autant que votre magnanimité le permette.

Il se fit un long silence. Il était visible que la tempête sévissait au cœur du roi, mais soudain son visage se rasséréna. La tête angélique de Marie, avec son expression de tendresse et de bonté, lui étaient de nouveau apparue et Labrosse qui observait anxieusement le roi, devinait ce qui se passait en lui.

— Sire, dit-il, il y a ici au palais un homme qui pleure amèrement le sort de la reine. C'est lui qui a pris sa défense quand a couru le bruit de ses relations avec le comte d'Artois, votre frère. Si vous voulez l'interroger, Sire....

Labrosse avait escompté qu'en rappelant cette vieille affaire, il ne pouvait qu'augmenter le mécon-

tentement du roi. Il ne s'était pas trompé, car, après quelques instants, Philippe dit d'un ton décidé :

— Eh bien ! oui ; plutôt la certitude que ce doute rongeur éternel. Faites venir ici le sergent Melchior Blanc.

Le cœur rempli de joie Labrosse obtempéra à cet ordre et quelques instants plus tard le géant entra d'un air timide.

Son visage, ordinairement rouge, devint tour à tour pâle et cramoisi et de ses grands yeux il regardait alternativement le roi et Labrosse.

Philippe ne releva pas la tête. Il paraissait attendre que le ministre interrogeât le sergent et, après quelques moments de silence, Labrosse ordonna à Melchior d'approcher à une distance respectueuse du roi.

Le ministre commença par faire remarquer au souverain, que le soir du crime il avait été appelé auprès de Sa Majesté pour une affaire d'état urgente ; qu'il avait promis à Melchior Blanc d'intercéder pour lui afin de lui conserver sa position ; qu'il avait permis au sergent de venir prendre la réponse dans la soirée et qu'alors Melchior Blanc

lui avait parlé, par hasard, de l'apparition d'une femme dans la pièce réservée à Lombroso.

C'est alors que commença pour le malheureux soldat un véritable martyre. Le courtisan lui arrachait adroitement, comme autant d'affirmations, des choses dont lui, Melchior, doutait, mais le ministre posait les questions de telle manière que le sergent répondait « oui » sans se douter que ses réponses constituaient de véritables accusations.

Cependant quand Labrosse lui demanda s'il avait vu aussi que la reine avait jeté quelque chose dans le gobelet du dauphin, tout en regardant autour d'elle pour s'assurer si personne ne pouvait la voir, alors Melchior Blanc sentit en lui quelque chose de mystérieux qui le retenait et il était sur le point de dire qu'il n'osait l'affirmer, quand un regard menaçant de Labrosse lui enleva toute présence d'esprit et il répondit donc en balbutiant :

— Oui, je crois l'avoir vu.

Le roi était retombé dans son fauteuil, la tête dans les mains et l'entretien avec les deux hommes devait l'avoir affecté profondément, car il soupirait d'un ton désespéré :

— Hélas ! hélas, tout est perdu !...

Melchior Blanc quitta la pièce avec la sensation qu'on venait de lui faire commettre une mauvaise action. Cependant il n'avait déclaré que ce qu'il avait vu réellement... Et puis, le ministre serait-il assez misérable pour... ? A la dernière question il n'avait pas répondu affirmativement... Et cependant Melchior sentait quelque chose qui lui rongeaient le cœur.

Il n'était pas tranquille et, quoiqu'il n'eût pas bu depuis longtemps, il sentit naître en lui le désir irrésistible de retourner à la taverne.

— Ventrebleu ! se dit-il, si la conscience ne se tait pas, nous saurons lui imposer silence.

Il dit aux hommes de la garde qu'il avait été chargé par le ministre d'une commission urgente, ceignit son épée, se coiffa du chaperon et sortit.

Après avoir traversé la place du Louvre il arriva dans une ruelle où il s'arrêta devant une maison que l'on pouvait reconnaître facilement pour une taverne, car au-dessus de la porte se balançait une enseigne sur laquelle était peinte une grosse grappe de raisins que la pluie avait effacée à moitié. Melchior Blanc pouvait en témoigner : nulle part à Paris le vin n'était aussi bon qu'à la taverne devant laquelle il venait de s'arrêter.



— Madame, veuillez-vous préparer à me suivre. Au nom du roi, vous êtes ma prisonnière. (page 100).

Il pénétra dans la salle basse où son entrée fut accueillie par des cris d'étonnement et de satisfaction.

— Tiens, qui voilà !... Notre Melchior est ressuscité !... Nous avons cru que vous étiez mort !...

— Donnez-moi un gobelet de vin, dit le sergent en s'adressant au tavernier, après avoir pris place sur un banc placé le long d'un des murs de la salle.

Les personnes présentes soupçonnaient que quelque chose de particulier devait s'être passé avec Blanc et ils gardèrent le silence pendant quelques instants, mais l'esprit enjoué des Parisiens reprit bientôt le dessus et les langues se délièrent de nouveau.

— Il est amoureux !...

— C'est vrai, car il maigrit !...

Mais un homme plus posé, un artisan aisé à en juger par sa mise, donna une tournure plus sérieuse à la conversation :

— Maître Blanc, dit-il, je crois qu'il se passe actuellement des choses singulières au Louvre. Que je suis heureux de ne pas venir en contact avec ces gens !

— Attention, Louis, dit un autre consommateur, car si Son Excellence noire entendait...

— Taisez-vous, murmura Blanc en commandant un deuxième gobelet de vin. Cet homme a un pouvoir dont vous ne vous faites pas idée.

— La reine est-elle réellement toujours prisonnière ?

— Je le pense, répondit Blanc, et Dieu sait quand elle sera remise en liberté.

— Si jamais on lui rend la liberté, répondit un autre personnage. Pour ma part on peut la pendre !... Empoisonner un enfant si beau, si gentil !... Une reine ne vaut pas mieux qu'une autre femme et je trouve que pour un tel forfait le gibet est un châtement bien léger.

Les sentiments devaient être partagés à ce sujet parmi le peuple, car l'artisan intervint à nouveau.

— Vous tous qui êtes présents ici et qui l'avez vue lors de son entrée solennelle, pouvez-vous croire qu'une femme aussi belle, possédant un regard aussi franc, soit capable de commettre un tel crime ? Il est regrettable que l'on ne puisse dire ouvertement ce qu'on pense, sinon...

— Je dis uniquement qu'on doit la pendre,

si elle a commis le crime, répartit le premier. Le roi ne ferait cependant pas emprisonner son épouse s'il n'y avait pas de preuves...

Il était aisé de remarquer que le nom du roi se prononçait bien plus facilement parmi le peuple que celui du ministre. Celui-ci inspirait à tout le monde une peur que n'inspirait pas Philippe qui, par la tutelle de Labrosse, sous laquelle il était littéralement placé, semblait avoir perdu beaucoup de son prestige.

Il se pencha confidentiellement vers ses compagnons et dit à voix basse :

— En avez-vous déjà entendu parler ? On dit qu'elle s'occupe de sorcellerie et de magie. Son petit chien, qui reste immobile devant chacun, bondit et jappe quand elle approche.

— Oui, j'ai entendu dire quelque chose dans ce sens, répondit un des consommateurs. Elle et son frère semblent avoir des accointances avec le diable.

— Les oiseaux, au palais, se taisent jusqu'à ce qu'elle entre, continua le premier, mais dès qu'ils l'ont vue ils commencent tous à chanter.

— Mais, riposta l'artisan en riant, je crois que ces choses se passent comme chez tout le

monde : quand les oiseaux voient un étranger, ils se taisent, mais quand ils voient les maîtres de la maison, ils se mettent à chanter. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

Ces paroles qui étaient l'expression de la saine raison, ne parvinrent cependant pas à convaincre les crédules, car ils eurent un hochement de tête comme s'ils voulaient dire : On ne peut jamais savoir..

Melchior Blanc, de son côté, avait déjà vidé quatre ou cinq gobelets et peu à peu il lui semblait qu'une lourde main s'appesantissait sur lui. Il n'écoutait plus ce qui se disait autour de lui. Il paraissait être complètement alourdi et les paupières, qu'il s'efforçait en vain de tenir ouverte, se refermaient continuellement. La langue seule restait libre.

Après le chuchotement des buveurs un silence s'était produit, mais après quelques instants le nom de Labrosse fut prononcé de nouveau et ce nom parut produire de l'effet sur Melchior.

— Je dis que le camarade là-bas a raison, dit-il d'un ton de vantardise. Je veux être transformé en éléphant, si vous tous, tant que vous êtes, n'avez pas peur de Labrosse au point de

trembler en entendant prononcer son nom. Et entretemps cette pauvre reine reste prisonnière, oui, prisonnière par votre propre faute, car si vous aviez du poil aux dents, des faits de ce genre ne sauraient se produire. Vous êtes des fanfarons, des vantards, mais vous n'avez pas de sang dans les veines !... C'est moi qui vous le dit !... Donnez-moi un gobelet, un cruchon... Donnez-moi un fût entier, que je puisse oublier enfin ces histoires écœurantes...

Peu à peu l'ivresse avait gagné Melchior Blanc à tel point qu'il devait appuyer la tête au mur et il ronflait comme un soufflet...

A deux reprises déjà le tavernier l'avait frappé sur l'épaule et lui avait dit qu'il était temps de s'en aller, s'il ne voulait pas manquer à l'appel, mais Melchior n'écoutait pas et grommelait de « misérable Labrosse » et autres choses encore, jusqu'à ce que le tavernier envoya quelqu'un au corps de garde du Louvre pour dire que le sergent ne pouvait plus se tenir sur les jambes.

Les soldats aimaient Melchior Blanc et deux hommes arrivèrent donc bientôt pour reconduire le sergent au Louvre. Mais Melchior était de si

mauvaise humeur qu'il menaça de faire un mauvais parti à celui qui oserait le toucher.

A force de bonnes paroles les deux hommes réussirent finalement à l'emmener, mais arrivés au Louvre la même scène recommença.

Il agitait les bras et les jambes, se démenait comme le diable et déclarait qu'il ne remettrait plus jamais les pieds dans ce palais maudit.

On dut employer la force pour le faire entrer au corps de garde et alors un revirement se produisit chez lui : il devint mélancolique comme beaucoup d'ivrognes

— Doivent-ils me mêler dans cette affaire, soupirait-il ; doivent-ils faire mentir quelqu'un pour le misérable morceau de pain que l'on peut gagner ici ? Ah ! Labrosse, tout n'est pas fini entre nous ! Je comprends pourquoi vous étiez si aimable, si prévenant... Si le renard prêche aux poules...

Le bruit que Melchior avait fait en arrivant, était parvenu jusqu'au palais et le fils de Labrosse en fit demander immédiatement la cause. Il apprit ainsi ce qui s'était passé et, craignant que son père n'en soit avisé à son tour, il se rendit au corps de garde et demanda le sergent.

A peine celui-ci eut-il reconnu le jeune Labrosse,

qu'il tendit la main d'une façon familière et comique.

— Donnez-moi la main, camarade Labrosse, dit-il. Je veux être changé en éléphant, si je ne vous aime pas. On ne dirait jamais que vous êtes de la même pâte que le vieux Labrosse... Oui, mon garçon, il m'a fait une vilaine farce, mais je n'en puis rien...

Charles Labrosse avait eu de la peine à réprimer le rire en présence de l'accueil que lui faisait le sergent, mais il devint sérieux et soucieux en entendant qu'il s'agissait de son père.

— Oui, poursuivit Melchior, je ne vois pas clair dans toute cette histoire, mais je parviendrai bien à savoir ce qui en est. Qui est-ce qui ne perdrait pas la tête quand il doit comparaître devant le roi?... Mais ce mélange, versé dans le vin du pauvre prince... voilà ce qui me pèse sur le cœur...

La sensibilité le reprenait et il pleura comme un enfant.

Absorbé complètement par ses pensées, Charles Labrosse quitta le sergent ivre. Les paroles de celui-ci devaient l'avoir frappé fortement, car longtemps encore il se promena dans le jardin, hochant

la tête, jusqu'à ce qu'enfin il murmura d'une voix où régnait une profonde tristesse :

— O père, que je devrais aimer par-dessus tout, la découverte de votre fils serait-elle donc vraie et le fils devrait-il devenir l'adversaire du père pour faire luire la lumière dans les ténèbres ?...

Le lendemain le jeune homme manda le sergent auprès de lui et il connut toute la vérité. D'autres faits devaient encore lui causer des soucis, car, quand il se retrouva seul, il dit en soupirant :

— C'est ainsi que se soudent tous les maillons de cette chaîne si noire... Ah !... mon père... mon père !

* * *

C'était au déclin d'une belle journée d'automne.

Le soleil répandait à travers du feuillage des arbres du Louvre, des paillettes d'or sur le gazon.

Le grillon faisait entendre sa dernière chanson du soir, monotone mais familière et les moucherons montaient et descendaient en larges tourbillons, s'évitant dans la dernière splendeur de l'année expirante.

Silencieux tous deux, accablés par le souci,

Charles Labrosse et Blanche se promenaient dans le jardin du Louvre. Ce n'était pas un chant insouciant de bonheur et de félicité qui montait de leurs cœurs comme autrefois. Ils s'étaient entretenus — c'était naturel — des derniers évènements et maintenant ils s'adonnaient à leurs réflexions.

Enfin Blanche rompit le silence.

— Je ne vois qu'un seul homme, mon ami, dit-elle timidement, qui puisse intervenir ici comme sauveur.

Charles aussi paraissait avoir eu déjà la même idée, car il répondit aussitôt :

— Je sais qui vous voulez dire, Blanche. Je ne vois cependant pas comment je pourrais partir d'ici sans l'autorisation de mon père et je ne connais à la cour aucun homme de confiance, c'est-à-dire, méritant assez de confiance pour être chargé de cette tâche...

— Le duc Jean, poursuivit Blanche comme se parlant à elle-même, le duc Jean, l'intrépide, ferait peut-être renaître ici le bonheur. Et pourquoi, dit-elle en s'adressant à Charles, pourquoi n'avoueriez-vous pas franchement à votre père, que vous voulez risquer la démarche dans l'intérêt de la reine ?... Il n'aime pas la reine, c'est vrai, mais il doit

cependant désirer que l'innocence de celle-ci soit établie, si c'est le seul moyen de rendre le bonheur à son maître.

— Mon père, mon père... soupira le jeune homme, tandis que son visage prit une expression pénible... Ecoutez, Blanche, dit-il après un instant ; vous savez que pour la reine je risquerai tout et aussi parce que je sais qu'ainsi je sers ma belle demoiselle, ajouta-t-il galamment. En ce moment je ne pourrais pourtant pas quitter le service du roi, sans être accusé de manquement grave à mes devoirs. Je vous promets cependant de partir dans les trois jours, car d'ici là Henri de Valois arrivera à la cour en qualité de page. Alors je pars en ligne droite pour le Brabant, mais sans prévenir mon père qui s'opposerait à mon départ.

-- Je n'en attendais pas moins de vous, dit Blanche en saisissant la main du jeune homme qui la serra tendrement.

Maintenant qu'ils se sentaient débarrassés d'une partie du poids qui les obsédait, ils se laissèrent entraîner par la beauté de la soirée qui commençait à étendre lentement sur la terre son manteau de velours sombre, comme si elle voulait y retenir la magnificence qui ne tarderait pas à fuir.

— Vous m'êtes chère comme la beauté resplendissante de cette soirée, dit Charles ; votre beauté m'est chère, parce qu'elle verse la paix dans mon cœur et le murmure de votre voix ressemble pour moi au doux bruissement des feuilles...

Blanche se trouva séduite par ces paroles flatteuses et elle pencha la belle tête sur l'épaule de l'aimé qui, troublé jusqu'au fond de l'âme, imprima un chaste baiser sur le front si pur de la jeune fille, baiser qui était l'affirmation de leur amour.

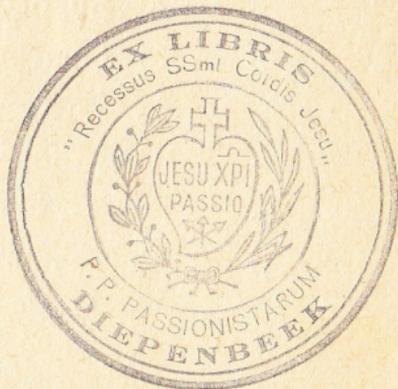


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470